

DISCOURS

PRONONCÉS

DANS

L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

LE LUNDI 10 MARS 1760,

À LA RÉCEPTION

DE M. LE FRANC DE POMPIGNAN.



A PARIS,

CHEZ N. PICHARD, LIBRAIRE,

QUAI DE CONTI, n° 5, ENTRE LE PONT-NEUF ET LA MONNAIE.

MDCCCXXII.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE.

DISCOURS

PRONONCÉS

DANS

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

M. LE FRANC DE POMPIGNAN, ayant été élu par Messieurs de l'Académie Française, à la place de feu M. DE MAUPERTUIS, y vint prendre séance le lundi 10 mars 1760, et prononça le Discours qui suit :

MESSIEURS,

Vous avez perdu un Homme de Lettres et un Philosophe. Cette double perte est difficile à réparer. Quelque goût qu'on ait aujourd'hui pour la Littérature et pour la Philosophie, les Hommes vraiment lettrés, les vrais Philosophes sont aussi rares que jamais.

Des prétentions ne sont pas des titres. C'est par le fruit des études qu'il faut juger de leurs succès. On n'est pas précisément Homme de Lettres parce qu'on a beaucoup lu et beaucoup

écrit, qu'on possède les Langues, qu'on a fouillé les ruines de l'Antiquité; parce qu'enfin on est Orateur, Poète ou Historien. On n'est pas toujours Philosophe pour avoir fait des Traités de Morale, sondé les profondeurs de la Métaphysique, atteint les hauteurs de la plus sublime Géométrie, révélé les secrets de l'Histoire Naturelle, deviné le système de l'Univers. Le Savant instruit et rendu meilleur par ses Livres, voilà l'Homme de Lettres. Le Sage, vertueux et Chrétien, voilà le Philosophe.

Ce n'est donc pas la profession seule des Lettres et des Sciences qui en fait la gloire et l'utilité. S'il étoit vrai que dans le siècle où nous vivons, dans ce siècle enivré de l'Esprit Philosophique et de l'amour des Arts, l'abus des Talens, le mépris de la Religion, et la haine de l'autorité, fussent le caractère dominant de nos Productions, n'en doutons pas, MESSIEURS, la Postérité, ce Juge impartial de tous les siècles, prononceroit souverainement que nous n'avons eu qu'une fausse Littérature et qu'une vaine Philosophie.

Et quel exemple en effet, quelles instructions donneroient au genre humain des Gens de Lettres présomptueux qui nous enseigneroient à mépriser les plus grands Modèles; de prétendus Philosophes qui voudroient nous ôter

jusqu'aux premières notions de la vertu; les uns et les autres se déchirant sans cesse entr'eux; se poursuivant avec fureur jusqu'au tombeau; décriant respectivement leur esprit, leur âme, leurs mœurs; s'élevant avec une liberté cynique contre ce que la Naissance et les Dignités ont de plus éminent; faisant tout retentir de leurs cabales, de leurs jalousies, de leurs animosités; et forçant enfin le Public à regarder comme un problème, si les Lettres, les Sciences et les Arts ont plus contribué à épurer les mœurs, qu'à les corrompre !

De là l'étonnante controverse élevée de nos jours, et défendue de part et d'autre avec cette force, avec cet air de conviction qui semble n'appartenir qu'à la vérité. Je suis bien éloigné, MESSIEURS, de vouloir applaudir à ce nouveau paradoxe. Ce n'est point dans le Sanctuaire des Lettres que j'afficherai l'anathème qui les pros- crit. Mais pourquoi le dissimuler ? Ce sentiment si pernicieux dans les conséquences, si faux dans le principe, se trouve vrai néanmoins dans l'exception; et malheur au Siècle que cette humiliante exception désigneroit ! En vain se vanteroit-il lui-même d'être un Siècle de lumière, de raison et de goût, ses propres monumens serviroient bientôt à le confondre. Les Bibliothèques, les Cabinets des Curieux, ces dépôts

durables de la sagesse et du délire de l'esprit humain, ne justifieroient que trop l'accusation et le jugement. Ici, ce seroit une suite immense de Libelles scandaleux, de Vers insolens, d'Ecrits frivoles ou licencieux. Là, dans la classe des Philosophes, se verroit un long étalage d'opinions hasardées, de systèmes ouvertement impies, ou d'allusions indirectes contre la Religion. Ailleurs, l'Histoire nous présenteroit des faits malignement déguisés, des anecdotes imaginaires, des traits satiriques contre les choses les plus saintes, et contre les maximes les plus saines de Gouvernement. Tout, en un mot, dans ces livres multipliés à l'infini, porteroit l'empreinte d'une Littérature dépravée, d'une Morale corrompue, et d'une Philosophie altière, qui sape également le Trône et l'Autel.

Quelle digue opposer à ce torrent ? Un Corps Littéraire, où les principes qui perpétuent la tradition du goût, des bonnes mœurs et du respect pour la Religion, ne varient jamais ; un Corps de qui l'on puisse publier qu'il est tel aujourd'hui qu'il fut dans son origine, et qu'il sera jusqu'aux derniers temps ; un Corps toujours animé de l'âme des Corneille et des Bossuet ; pour tout dire enfin, la Compagnie célèbre dans laquelle appelé, MESSIEURS, par vos suffrages, j'ai l'honneur d'être admis aujourd'hui.

C'est pour remplir, pour perfectionner, s'il étoit possible, le plan de votre Institution, que depuis quelques années vous avez voulu vous associer des Philosophes illustres qui avoient déjà senti la nécessité de cultiver les Lettres, pour donner aux Sciences plus d'éclat et plus d'agrément. Votre choix n'est tombé que sur des cœurs droits, sur des esprits vigoureux, mais sages, qui n'ont apporté parmi vous que des sentimens épurés sur tout ce qui fait l'objet de notre culte et de notre vénération.

M. de Maupertuis fut un des premiers que l'Académie des Sciences vous offrit. Il étoit Homme de Lettres, ses écrits en sont la preuve. Il étoit Philosophe, sa mort nous l'a mieux appris encore que ses écrits.

Il avoit porté les armes pendant sa jeunesse. Il quitta le service ; où il occupoit un poste honorable, pour se livrer aux Lettres, et principalement aux Sciences. Mais au milieu de ses études il retrouva plus d'une fois sa première destination ; et l'on peut dire que, soit dans ses Expéditions astronomiques, soit dans les Campagnes qu'il fit à la suite d'un Roi belliqueux, le courage du Guerrier lui fut souvent aussi nécessaire que la fermeté du Philosophe. L'estime et les bienfaits de ce même Prince l'avoient attiré en Allemagne ; des liens indissolubles le fixèrent

à Berlin. Il y fut quelque temps heureux, si un Français peut l'être ailleurs que dans sa Patrie, et sous un autre Roi que le sien.

La Présidence et la Direction d'une Académie florissante furent confiées à ses soins. On sait que cette Compagnie embrasse toutes les parties des hautes Sciences et de la Littérature. Ses Mémoires sont enrichis de différens morceaux de M. de Maupertuis dans des genres si opposés. On y reconnoît par-tout un Membre distingué de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences. Quelques matières qu'il traite, son style est énergique, naturel, clair et correct. Il possédoit toutes les richesses de notre Langue, et les employoit, non pas en Rhéteur, mais en Philosophe.

Un Géomètre, un Métaphysicien qui sait bien sa Langue, la sait mieux que le simple Grammairien. Celui-ci d'ordinaire ne connoît qu'une méthode inanimée, qu'une théorie, pour ainsi dire, extérieure, et qui ne pénètre point le mécanisme interne et primitif des Langues. L'autre au contraire accoutumé aux méditations profondes, à l'analyse, au calcul, combine les règles de la Langue avec les opérations de l'esprit, la suit pas à pas, remonte à son origine, saisit l'instant où les premiers mots naquirent

des premières sensations. Revenant ensuite sur la formation progressive et développée du Langage, il l'aperçoit dans le progrès et dans le développement des idées. Plein de cette analogie et de ces rapports, il découvre dans sa source le système grammatical. Il voit que chaque chose a son mot propre, et qui ne peut être suppléé qu'imparfaitement; que les diverses facultés de l'âme, que le sentiment, que nos perceptions et leurs nuances ont créé par l'organe de la voix des signes représentatifs qui leur conviennent; que les modifications de la pensée ont produit les modes du discours, et qu'à considérer les choses dans leur essence, l'art de parler appartient plus qu'un autre au raisonnement, et n'a pas peu contribué à le former. C'est par cette Grammaire Philosophique qu'il se garantit de l'abus des mots tant reproché par Locke à tous les Ecrivains en général. C'est elle qui lui apprend à s'exprimer avec autant d'ordre et de netteté qu'il conçoit, et à caractériser son style par cette heureuse propriété des termes, qui seule fait l'exactitude et la justesse de l'expression.

Ces traits distinctifs se font remarquer dans les Ecrits de M. de Maupertuis. Nous avons de lui des Réflexions Philosophiques, et une Dis-

sertation sur les Langues. Il y a dans ces deux morceaux des vues nouvelles, des principes féconds; et si on les examine sur-tout du côté du style, ainsi que ses autres ouvrages, on avouera que nul Ecrivain n'a mieux connu, ni mieux fait sentir la valeur réelle des expressions, et la signification rigoureuse des mots.

Ce n'est pas que son élégance et sa précision géométriques n'aient paru quelquefois un peu sèches. Je joins ici la critique à l'éloge, et ce n'est guère l'usage en pareille occasion. Mais quand on loue des Philosophes, ce doit être à leur manière, sans flatterie et sans partialité. D'ailleurs cette ombre imperceptible n'obscurcira point le tableau des talents de ce respectable Académicien. J'oserois même, si mon sentiment étoit de quelque poids, j'oserois combattre sur ce point les Censeurs de M. de Maupertuis, et je dirois qu'il seroit à souhaiter que le procédé du Géomètre s'introduisît plus souvent dans les ouvrages de Littérature. Ils en seroient moins chargés de vains ornemens et de digressions étrangères au sujet, moins enflés de citations inutiles, mieux discutés, plus solides, plus instructifs.

J'ajouterai que si, de l'aveu même de M. de Maupertuis, on a pu reprocher à quelqu'un de ses Ouvrages *un style triste et sec*, ce sont ses

propres termes (1), il a bien montré dans d'autres Ecrits qu'il ne manquoit ni de sentiment, ni d'imagination, et que la nature, en lui ordonnant d'être Géomètre et Physicien, lui avoit permis d'être Poète et Orateur.

Il devint Orateur par nécessité; et, comme il le dit lui-même, pour remplir les fonctions de sa Charge (2); il se trouva qu'il étoit né éloquent. Il écrivit sur la génération des Animaux, et sous sa plume naquit de la Poésie.

Que d'agrément, que d'images ravissantes dans sa *Vénus Physique*! Ceux qui n'en connoissent l'Auteur, que comme un Savant livré à tout ce qu'il y a d'austère et d'abstrait dans les connoissances humaines, seront étonnés du charme inexprimable qui règne dans plusieurs morceaux de cet Ouvrage. On croiroit quelquefois qu'il traduit Homère ou Milton (3).

Le Discours sur la mesure de la Terre au

(1) Préface qui est à la tête de l'*Essai de Morale sur le Bonheur*, tom. I des Oeuvres de M. de Maupertuis, édition de Lyon, 1756.

(2) Epître à M. l'abbé Trublet, à la tête du troisième volume, même édition.

(3) Voyez dans la *Vénus Physique*, seconde partie, l'endroit qui commence ainsi : *Quand l'astre du jour a disparu.*

Cercle polaire, présente au Lecteur les mêmes traits de génie. Tandis qu'environné de pendules, de quarts de cercle, de secteurs et de tout l'arsenal des Mathématiques, il détermine avec ses dignes compagnons la direction d'une longue suite de triangles; que sur des couches multipliées de neige il mesure la perche à la main une base de trois lieues de longueur, et qu'il expose à la Nation des Astronomes le résultat lumineux de ses opérations, son pinceau toujours varié joint au détail de ces travaux le spectacle nouveau pour nous des Terres, des Habitans et des Cieux voisins du Pôle. Il peint avec tant de chaleur, avec tant de vérité, qu'il nous transporte aux lieux mêmes qu'il décrit. On escalade avec lui les sommets de l'*Horrida-keró*; on le suit sur les eaux glacées du *Tornea*; on vole à ses côtés sur les traîneaux fragiles du *Lapom*.

A cet art de peindre, aux talens de l'esprit, il unissoit le goût de la bonne Littérature. Admireur des Anciens, il les avoit lus et médités. Il s'en sert souvent, et l'on peut juger par ses Ouvrages que les Poètes, les Orateurs et les Historiens de l'antiquité lui étoient également connus. Ce sont là nos Maîtres, ils le seront toujours. Je dis plus : ils sont des modèles pour les genres même qu'ils ont ignorés, et ceci n'est

point un paradoxe. C'est qu'ils ont puisé dans la nature toutes les règles de l'Art; c'est qu'ils ne s'écartent jamais du vrai, de ce vrai qui *seul est beau*, qui *seul est aimable*, comme l'a caractérisé l'Horace Français; et que dans toute sorte de littérature, dans toute production du génie, soit qu'on invente, soit qu'on perfectionne, ce vrai primitif et universel ne sauroit ressembler qu'à lui-même. Tel est le sceau ineffaçable de ces chefs-d'œuvre immortels, qui font tant d'honneur à la Grèce et à Rome. Appliquons à leurs Auteurs en général ce que Quintilien disoit de Cicéron en particulier, et croyons que ceux-là seulement sont Gens de Lettres qui connoissent le mérite et le prix des Anciens.

La lecture de leurs Ecrits n'est pas moins utile au cœur qu'à l'esprit. Ils nous apprennent que le véritable amour des Lettres ne consiste pas seulement à exceller dans les genres qu'on a choisis; mais qu'il nous porte encore à partager le succès de nos Emules, et nous oblige à concilier à nos études la confiance et le respect du Public.

Quelle estime aura-t-il pour des hommes qui se méprisent, ou qui feignent du moins de se mépriser mutuellement? La haine les aveugle et les perd. Imprudens, qui pour la satisfaction

cruelle de décrier un Livre, ou de diffamer un rival, se privent eux-mêmes des fruits inestimables de leur Art. Ils pouvoient s'immortaliser par leurs travaux : ils n'immortaliseront peut-être que l'opprobre affreux dont ils couvrent la profession d'Homme de Lettres, et que le triste emploi de leurs talens.

On n'accusera point de pareils excès M. de Maupertuis, ni comme Homme de Lettres, ni comme Philosophe. Il est modeste, ingénu dans ses Ecrits; pensant juste, sans commander aux autres de penser comme lui. Ce ne sont point de ces décisions hautaines qui révoltent l'amour-propre contre l'instruction, souvent même contre la vérité. Il doute, il propose, il éclaircit. Il ne donne à ses opinions Littéraires ou Philosophiques ni l'ambiguité affectée des Oracles, ni le langage impératif des Lois. Ce caractère de retenue, de sagesse et de candeur, ne s'est point démenti dans les circonstances qui pouvoient, ce semble, l'altérer. Des contestations sur une découverte de Physique lui avoient attiré de fâcheux démêlés; mais il ne s'en souvenoit qu'en Philosophe, et ce qu'il m'en a dit lui-même, faisoit l'éloge de son cœur sans nuire à la réputation de ses adversaires.

De plus rudes épreuves l'attendoient. Les malheurs de l'Allemagne furent le commence-

ment des siens. Quelle fut sa situation, quand il vit le Roi de Prusse allumer le flambeau d'une guerre qui devoit armer la France contre lui! Concevons l'état pénible et douloureux où M. de Maupertuis dut alors se trouver. D'un côté c'est son Souverain naturel, un Souverain qu'il voyoit l'idole de sa Nation, et dont la douceur et les vertus sont célébrées chez tous les Peuples de l'Europe. De l'autre c'est un Roi généreux, qui se l'est attaché par des établissemens aussi utiles qu'honorables; un Roi doué de qualités brillantes que la France a long-temps chéries dans son Allié; et qu'elle admire encore dans son ennemi. Ses vœux n'étoient point partagés; mais son cœur pouvoit l'être. Il étoit né Français, il en eut toujours les sentimens. Son état le lioit à la Prusse; il y avoit ses emplois, sa fortune, une épouse enfin, c'est-à-dire, le bien le plus cher et le plus sacré qu'on puisse posséder sur la terre.

C'est dans ces conjonctures que la constance humaine a besoin de toutes ses forces. Il manquoit encore aux disgrâces de M. de Maupertuis les infirmités du corps et les menaces d'une mort prochaine. Tout cela ne tarda pas à se réunir. Le dépérissement visible de sa santé, des maux presque irrémédiables lui annoncèrent bientôt sa fin. Il s'étoit séparé malgré lui d'une épouse aimable et vertueuse. C'eût été dans ces

momens sa plus douce consolation. Il la désiroit, il se la refusa. Livré à lui-même, la Philosophie le soutint dans l'infortune et dans les douleurs, répandit le calme dans son esprit, lui tint lieu de tout ce qu'il alloit perdre, de ses biens, de ses emplois, et de l'unique objet qui l'attachoit à la vie.

Mais à quelle Philosophie eût-il recours? Implora-t-il, comme tant d'autres, cette sagesse purement humaine, qui prétend tirer de son propre fonds ses ressources et ses vertus; qui ne veut rien devoir à la Religion, qui la proscrit même; qui ravit à l'homme la spiritualité de son âme pour ne lui laisser que des passions grossières, et qui le dégrade et l'avilit sous prétexte de le rendre heureux? Cette Philosophie trompeuse qui dément ses maximes par ses actions; qui déclame tout haut contre les richesses, et porte envie secrètement aux riches; qui montre du mépris pour les dignités, et désire de les obtenir; qui recommande aux hommes la sociabilité, et cherche à perdre ses rivaux; qui se dit l'organe de la vérité, et sert d'instrument à la calomnie; qui vante sa modestie et sa modération, et se nourrit d'emportement et d'orgueil? Cette Philosophie dont les Sectateurs fiers et hardis la plume à la main, sont bas et tremblans dans la conduite; qui n'ont rien d'as-

suré dans les principes, rien de consolant dans la morale, point de règles pour le présent, point d'objet pour l'avenir; qui se jouent de leurs opinions, les soutiennent, les abandonnent suivant leurs craintes ou leurs besoins; et dont les exemples sont aussi dangereux que les leçons?

Avec de tels guides, vainement courons-nous après le bonheur. Ce fantôme s'évanouit dans le tourbillon d'idées confuses où l'on croyoit le fixer. Il ne nous en reste que de l'inquiétude, de l'agitation, et qu'un vide immense qui s'agrandit toujours devant nos désirs.

Peut-être, MESSIEURS, que cette Philosophie qui n'a point l'art de nous procurer une vie heureuse, a du moins le secret de nous apprendre à mourir. Mais c'est où l'insuffisance et la faiblesse de son appui se démontrent plus que jamais. Qu'offre-t-elle dans leurs derniers momens aux infortunés qu'elle a séduits? Quel soulagement apporte-t-elle aux douleurs du corps, aux troubles de l'esprit? Que nous fait-elle envisager? La matérialité de l'âme, et l'espérance de sa destruction. Je dis l'espérance; car aucun des Partisans de cette monstrueuse Philosophie n'a osé parler encore de certitude à cet égard. D'où il arrive qu'aux approches de la mort, la plupart des incrédules,

mal affermis dans leur doctrine, passent de l'incertitude au désespoir, et que les plus courageux sont ceux qui tombent alors dans un étourdissement stupide, ou dans une morne insensibilité.

Ce ne fut pas dans les bras de cette Philosophie que M. de Maupertuis chercha du remède à ses maux, et qu'il voulut terminer ses jours. Celle qu'il avoit cultivée étoit bien différente; et, dans les derniers temps de sa vie, il ne la sépara plus des lumières de la Religion. C'est dans cet assemblage heureux que le Philosophe Chrétien trouve encore plus de secours et de consolation qu'un Fidèle moins instruit. Ses études ont fortifié sa foi. Il n'a point acquis de connoissances qui ne soient pour lui de nouveaux motifs de croire; mais il n'en connoît que mieux aussi le néant du savoir et de la réputation littéraire. M. de Maupertuis en étoit venu là par degrés. Plus la fin de sa carrière approchoit, et plus la Religion opéroit en lui le détachement de tout ce que l'amour-propre a de plus cher. Il employa les derniers mois de sa vie à méditer sur les vérités éternelles de la Religion. Jamais il ne montra plus de courage et de douceur. La sérénité de son visage, la tranquillité de son esprit, sa patience inaltérable dans les douleurs, étoient l'effet sensible de ces salu-

taires réflexions. Il remplit ses devoirs de Chrétien, non pas avec cette décence affectée qui ne suppose qu'un respect extérieur pour le culte reçu, mais avec les marques les moins douteuses d'une foi pleine et entière, et d'une résignation parfaite.

Personne n'a été plus jaloux que lui de la réputation de Chrétien sincère et décidé. Des Ecrivains, très-suspects d'ailleurs dans leur croyance, ayant voulu, sans doute pour se prévaloir de l'autorité de son suffrage, trouver dans ses Ecrits des principes contraires à la Religion, ou en tirer des conséquences dangereuses, il se plaignit hautement de cette injustice, et dissipa jusqu'aux plus légers soupçons qui auroient pu s'élever contre lui.

Observons ici, MESSIEURS, et je me flatte que vous me saurez gré d'une remarque trop importante pour la laisser échapper, observons que ses justifications sur cette matière n'étoient point vagues, ni captieuses, et qu'on n'y démentoît pas cet orgueil secret qui s'irrite plus du reproche, qu'il ne cherche à s'en disculper. Il ne s'enveloppoit pas dans des subterfuges, dans des protestations générales de vénération et de respect pour la beauté des Livres saints, et pour la morale de l'Evangile, toutes choses que l'Idolâtre, le Musulman, le Déiste même, pourroient

dire et penser comme le Chrétien. Ses assertions sur ce point n'étoient pas équivoques. Nous avons dans plusieurs endroits de ses Ouvrages des garants incontestables de sa foi. Il adoroit et croyoit la Doctrine du Christianisme, les Mystères, la Révélation. Que ceux qu'on soupçonneroit d'incrédulité, prononcent ce mot. Toute autre apologie est superflue; qui croit la Religion révélée, croit tout.

Ce seroit donc sans succès que les Incrédules voudroient s'appuyer des sentimens de M. de Maupertuis. Quoi qu'ils disent, quoi qu'ils écrivent, son nom ne grossira point le Nécrologe des Esprits-Forts. Pour vous, MESSIEURS, qui verriez avec douleur les moindres écarts d'un de vos Confrères, vous n'aurez jamais de doute ni de regret sur les mœurs, ni sur la religion de l'Homme illustre que vous avez perdu; et vous conserverez avec joie dans vos Fastes la mémoire d'un Académicien qui sut unir la vraie Littérature à la saine Philosophie. Une attention scrupuleuse à choisir des hommes qui lui ressembloient, soutiendra la grandeur et la dignité de votre Etablissement.

Cette Compagnie a été fondée par un Homme d'Etat, qui étoit en même temps un grand Homme de Lettres, et qui de toutes les parties de la Philosophie possédoit éminemment la plus

noble et la plus utile, l'art de gouverner. Il falloit que votre Fondateur eût toutes les qualités, tous les talens qu'on peut désirer dans un Académicien lettré, et dans un Ministre Philosophe. Sans cela, votre Institution n'eût été qu'imparfaite et peu solide.

Avant le Cardinal de Richelieu, de grands Souverains, des Ministres éclairés avoient chéri les Sciences et les Beaux Arts, encouragé ceux qui s'y distinguoient. Leur Règne ou leur Ministère en avoit reçu de l'éclat; leurs Nations s'en étoient avantageusement ressenties. Mais les effets de cette protection étoient passagers comme elle. L'Empire des Lettres n'avoit encore acquis chez aucun Peuple poli une consistance fixe, qui le mît à l'abri des révolutions causées par l'ignorance ou par le mauvais goût. Les Protecteurs des Talens n'avoient été que d'illustres Amateurs. Les Académies qui existoient déjà en Europe, n'étoient que des Sociétés Littéraires abandonnées à elles-mêmes, qui dépendoient du zèle plus ou moins ardent de leurs Membres, et qui ne faisoient pas partie du Corps Politique de l'Etat.

Richelieu concevoit tout en grand, et l'exécutoit de même. Il n'aimoit pas les Lettres seulement pour l'utilité particulière, ou pour le plaisir qu'il en pouvoit retirer. Il ne bornoit pas

son Administration à jouir durant sa vie de cette plénitude de pouvoir et de cette tranquillité personnelle que des Hommes d'Etat, qui n'en avoient que le nom, ont souvent achetées, ou par des guerres injustes, ou par des Traités de Paix honteux, ou par des Négociations ruineuses. Son ambition servoit son Maître et la France. Il vouloit qu'après sa mort, comme dans le cours de son Ministère, son Roi fût le plus grand Roi du monde, et les Français la première nation de l'Univers. Pour parvenir à ce but, trois moyens lui étoient également nécessaires : la réputation de nos Armes; le nerf et la stabilité du Gouvernement Politique; l'encouragement et le progrès des Sciences, des Lettres et des Arts.

Mais dans quel état se trouvoit alors la France par rapport à ces trois objets? Puissante, heureuse, respectée pendant le dernier Règne, elle étoit retombée dans l'anarchie; pourquoi ne dirois-je pas dans l'avilissement? Nos Armées commandées par des Favoris, demandoient en vain des Généraux. Les Ennemis du Royaume avoient repris de toutes parts leur ancienne supériorité. Cette Politique de Henri le Grand, si franche et si droite, mais si vaste et si éclairée, et qui avoit gouverné tous les Cabinets de l'Europe, se voyoit réduite à de petites intrigues de

Cour, et rampoit devant l'incapacité mystérieuse du Ministère Espagnol. Notre Littérature, elle étoit nulle. Les Arts, ils nous venoient de l'Etranger. Les Sciences, Descartes n'avoit point paru. Corneille lui-même se laissoit à peine entrevoir dans la médiocrité de ses premiers Essais. Richelieu se montre; il prend les rênes du Gouvernement. Tout se développe, tout se régénère. Le secret et l'habileté rentrent dans nos Conseils; nos Armes triomphent; la révolte est abattue, l'Hérésie forcée dans ses remparts; les Lettres fleurissent; les Talens renaissent; les Arts se perfectionnent, les Cours étrangères se troublent, leurs projets sont déconcertés; la face de l'Europe est changée, et le génie créateur d'un seul homme enfante en un clin d'œil cette prodigieuse révolution.

C'est de ces matériaux dispersés et presque inconnus, que Richelieu construisit l'Edifice immortel de la puissance et de la grandeur de cet Empire. La Fondation de cette Compagnie fut un des principaux ornemens de son ouvrage. Il l'institua, non pour en former une simple Association de Beaux Esprits et de Gens de Lettres, mais pour établir un Corps qui fût spécialement chargé du dépôt de la Langue Française, et c'est un des traits qui marquent le mieux l'étendue et la profondeur de ses vues.

Par là notre Langue, dont il jugeoit la conservation précieuse au Gouvernement, et nécessaire à la splendeur de l'Etat, ne dépendoit plus de l'inconstance et des caprices de la Nation. L'Usage, ce Souverain absolu des Langues, n'en conservoit pas moins ses droits; mais cet Usage n'est pas toujours suffisamment reconnu. L'Académie seule en fait l'application, ou en déclare la légitimité; semblable aux Tribunaux qui sont eux-mêmes soumis aux Lois dont l'exécution leur est confiée.

Remplis de cet esprit, fidèles aux principes de votre Instituteur, vous veillez, MESSIEURS, sur la destinée de la Langue Française, et vous distinguez les acquisitions qui l'enrichissent, d'avec les innovations qui l'altèrent. Justement prévenus contre l'amour outré du nouveau que produit la disette du neuf, vous rejetez tout ce qui n'a que le mérite de la singularité; et ce qui caractérise bien le goût uniforme et sûr, et la Littérature Philosophique qui président à vos travaux, c'est que nul Académicien n'a essayé d'y faire prévaloir ses systèmes particuliers, et que chacun de vous s'attache au plan général, comme si c'étoit le sien propre. Accord patriotique, intelligence de Citoyens, sans laquelle les changemens moins bizarres qu'insuffisans,

qu'on a voulu introduire dans l'Orthographe; et un déluge de mots inventés arbitrairement, eussent déjà rendu méconnoissable la plus sage et la plus utile des Langues modernes.

Ainsi le Système Littéraire du Cardinal de Richelieu a eu son entier accomplissement, puisqu'il a mis la Langue et l'Académie Française dans l'heureuse nécessité de conserver perpétuellement leur forme et leurs Lois.

Ce grand Homme sentoît bien; MESSIEURS, qu'il communiquoit à votre Etablissement tout ce qui pouvoit le préserver des vicissitudes humaines. Il assuroit le sort de l'Académie, il préparoit ses beaux jours, mais il lui laissoit des accroissemens de gloire à désirer. Elle méritoit d'appartenir au Trône.

LOUIS LE GRAND, ce roi qui eut autant de justesse dans l'esprit, que d'élévation dans l'âme, et qui ne tint que de lui seul l'art de régner, avoit porté sa vigilance et ses soins sur toutes les branches du Gouvernement, et sur les différentes parties de l'Etat. Il jeta les yeux sur l'Académie Française; il en connut l'importance et l'utilité, et voulut que cette Compagnie fût à l'avenir, comme les premiers Corps de son Royaume, sous sa protection directe et sous ses regards immédiats. Il daigna donc suc-

céder, en qualité de Protecteur, au Chancelier Seguier, dont la mémoire sera révérée tant qu'il y aura des Magistrats et des Gens de Lettres.

Ce bienfait fut pour l'Académie un nouveau lien qui l'attachoit plus étroitement au service et à la gloire de ses Maîtres. Grâce aux vues politiques de son Fondateur, adoptées par nos Souverains, elle a, de même que les divers Ordres de l'Etat, une portion considérable de la réputation du Nom Français à soutenir. Tandis que nos Tribunaux se signaleront par un zèle désintéressé pour la Justice et pour les Loix, que nos légions combattront avec valeur pour le bien de la Patrie, que notre Commerce et les Arts fleuriront, que nos Négociateurs soutiendront dans les Cours étrangères la dignité de cette Monarchie, l'Académie Française conservera pour tous dans son élégance et dans sa pureté, cette Langue devenue presque universelle, et que tant de Peuples de l'Europe ne peuvent employer, comme ils le font, dans leur Jurisprudence, dans leurs Actes publics, dans les Traités, dans le cours ordinaire de la vie, sans rendre hommage en quelque sorte à la prééminence de notre Nation.

L'Univers en est témoin, MESSIEURS. Cette prééminence en vain contestée, a souvent armé contre nous des Voisins ambitieux; comme si

ce Peuple, que nous savons estimer, malgré ses préjugés injustes, pouvoit par la haine qu'il nous porte, ou par des mépris affectés, diminuer la supériorité que les Français se sont acquise à tant d'égards. Répondez-moi, Hommes aveuglés par vos succès, et qui prétendez être aujourd'hui les seuls Philosophes de la terre. Où trouverez-vous cette philosophie naturelle du Droit des Gens si précieuse à l'humanité? Est-ce dans les hostilités que vous avez exercées contre nous sans motifs ni déclaration de guerre; ou dans la modération du Roi magnanime, qui pouvoit, avant la dernière Paix, pousser si loin ses conquêtes, multiplier tellement ses victoires, que ses Ennemis en eussent été accablés? Vous l'avez reçue de lui cette Paix pour laquelle il combat encore, et qui n'est pas moins l'objet de ses vœux que de ses Traités. Elle renaitra sans doute, et vous en connoîtrez mieux le prix. Puisse-t-elle alors n'être plus exposée à des infractions arbitraires! Puissions-nous, Français, Anglais, Allemands, ne plus respirer que l'avantage commun de tous les Peuples, et que l'amour du Genre Humain!

Pour nous, Sujets d'un Roi que nous chérissons, et qui nous aime, applaudissons-nous de concourir à des desseins qui ne tendent qu'au rétablissement de la félicité publique et de la

tranquillité des Nations. La cause la plus juste est souvent éprouvée par des disgrâces. La France a quelquefois essuyé des revers qui eussent détruit toute autre Puissance que la sienne. Mais elle a toujours trouvé des ressources dans le courage inébranlable de ses Rois, dans son amour inviolable pour eux, et dans l'orgueil même de ses Ennemis.

Et ne seroit-ce point par l'ivresse de leur joie qu'ils nous annonçeroient leur prochaine humiliation? Souhaitons du moins que désabusés de l'idée chimérique de nous imposer des Lois, ils ouvrent les yeux sur leurs véritables intérêts. Les nôtres sont inséparablement liés à la gloire du Souverain qui nous gouverne. Persuadé que la Paix n'est pas moins nécessaire à ses Peuples qu'au reste de l'Europe, il est pénétré de leurs besoins; il sent leurs malheurs; il se les exagère peut-être à lui-même; et cela seul, MESSIEURS, suffiroit pour les adoucir. Mais que dis-je! Les Français unis entr'eux, fidèles à leur devoir, chers à leur Roi, ne seront jamais malheureux.

RÉPONSE de M. DUPRÉ DE SAINT-MAUR,
Directeur de l'Académie Française, au
Discours prononcé par M. LE FRANC DE
 POMPIGNAN.

MONSIEUR,

Vous souhaitiez depuis long-temps de participer à nos Séances, pour observer de concert avec nous les particularités d'un Règne qui fixe l'attention de tous les Peuples; nous voyions avec peine l'intervalle qui vous séparoit de nous. Enfin vous avez surmonté les obstacles que vos occupations vous suscitoient. Nous venons d'entendre les expressions de votre reconnoissance, et les applaudissemens du Public sont la preuve qu'il la partage avec vous. Il se rappelle en ce moment avec quelle énergie votre voix s'est élevée pour lui en différentes occasions.

A quel âge vous a-t-il vu marcher sur les traces de Virgile? Par quel art avez-vous mis dans une action que lui-même ne désavoueroit pas, ses admirables récits?

Nourri des meilleurs Auteurs anciens et modernes, riche de votre propre fonds, soutenu du commerce de la bonne compagnie, vous avez connu dans les autres les désordres du cœur, dans le vôtre les règles du devoir, et l'exacte bienséance.

Vous vous êtes accoutumé de bonne heure à considérer les traits de la belle nature, toujours sûre de plaire par la régularité des proportions et l'unité de dessein ; à rejeter les fausses teintes, et les fleurs monstrueuses qu'assemblent sans choix la vanité, l'ignorance et le mauvais goût ; à donner aux passions le degré de force et le ton convenable.

Vous nous rendez, MONSIEUR, un Confrère dont l'absence excitoit souvent nos regrets ; vous séjournerez parmi nous, et vos lumières nous en seront plus présentes. Celui que vous remplacez voloit de Royaume en Royaume, et d'une Académie à l'autre ; tant qu'il a vécu cependant, nous ne le regardions pas comme entièrement perdu pour nous ; ses Ouvrages restoient dans nos mains, son espérance étoit de se réunir un jour à nos Assemblées, et sa consolation d'entretenir dans l'amour de notre Langue un Prince qui s'applaudit moins de ses propres talens, que de son estime pour la France, et de son goût pour nos Ecrivains.

Il n'est point de Société destinée à cultiver les Sciences qui ne reconnût M. de Maupertuis ou pour son Chef, ou pour un de ses Membres distingués ; et, par cette adoption littéraire, il pouvoit se dire Citoyen du Monde entier.

Les mers, les montagnes, les neiges, les forêts lui présentoient d'impuissantes barrières,

et jamais les suffrages des Villes, ni les grâces des Cours ne le retinrent dans un enchantement oisif.

Tantôt Uranie, le transportant dans les Régions les plus sublimes, lui découvroit les ressorts secrets du mouvement des Astres ; tantôt Vénus, lui remettant sa ceinture (1), l'instruisoit à présenter sous une image agréable les mystères les plus cachés de la nature.

Ses recherches épineuses et délicates sur la propriété des Expressions et des Langues, sur le Progrès des Sciences, sur les Objets Académiques ; ses Voyages, ses Lettres, tout dans ses Ouvrages annonce l'Homme de réflexion, l'Homme d'esprit, et l'honnête Homme.

Ses Adversaires même, car on ne doit pas se dissimuler qu'il n'en ait eu, n'ont pu lui refuser des louanges, et peut-être des pleurs.

Vous arriviez pour le secourir, Epouse désolée, qui par la noblesse de vos sentimens annoncez celle de vos Aïeux : votre estimable tendresse a mérité que le Ciel, en retirant à lui l'Epoux qu'il vous avoit donné, pensât à vous épargner le triste spectacle de sa fin. Vos larmes sincères déposeront long-temps qu'il avoit en partage toutes les Vertus sociales.

Des études communes et une amitié réciproque

(1) *Vénus Physique* de M. de Maupertuis.

le lioient étroitement avec deux des principaux Citoyens dont Bâle s'honore, les célèbres Bernoulli. C'est là que la mort a terminé sa carrière; mais, malgré son pouvoir sur tout ce qui respire, elle ne détruira jamais ses Ouvrages.

Je l'ai vu peu de jours avant qu'une maladie trop long-temps négligée nous l'enlevât, et j'ai presque recueilli ses derniers soupirs. Le discours qu'il me tint au fort de ses douleurs, me met en état de vous le représenter, tournant tendrement les yeux vers sa Patrie, et se reposant sur l'espérance d'un digne Successeur.

J'ai vécu, me dit-il, un autre va vous être associé. Votre Nom, MONSIEUR, sortit aussitôt de sa bouche. Sans doute son dévouement pour cette Compagnie l'engageoit à m'indiquer un choix auquel l'estime nous portoit de nous-mêmes.

Déjà nous avions vu triompher dans vos Odes sacrées la Religion et la Poésie; dans vos Discours Oratoires la Justice et l'Eloquence, la pureté du Style, la noblesse des Sentimens, la fermeté d'Ame, l'Intégrité, la Vérité. Assemblage qui vous paroîtroit à vous-même plus rare, s'il ne brilloit depuis long-temps sous vos yeux dans les productions d'un Frère de qui les pas dans la carrière des Lettres n'ont pas été moins rapides. Plus réunis encore l'un à l'autre par la conformité de vos goûts et de vos sentimens,

que par les liens du sang, tout nous retrace en vous l'image de ces deux Frères, qui furent consacrés l'un comme Juge, l'autre comme Pontife, pour opérer des Miracles dans Israël.

L'extrême foiblesse de M. de Maupertuis ne lui permettoit pas de m'entretenir long-temps; s'occupant de plus grands intérêts, fidèle à la Religion de ses Pères, dont il a fait gloire de consommer l'acte le plus authentique à la face d'une Ville séparée de notre Eglise, il m'ajouta qu'il repassoit continuellement dans l'amertume de son âme toutes les années de sa vie.

Quel usage n'en avoit-il pas fait pour l'instruction du Genre humain, et pour l'agrément de la Société? Il les envisageoit alors par rapport à celui qui est quand les autres ne sont plus. Son existence nécessaire se découvre d'une infinité de manières, aux personnes même qui s'efforcent de tenir les yeux fermés. M. de Maupertuis se l'étoit démontrée par une méthode propre à quiconque est capable d'appliquer les spéculations de la Physique aux abstractions Métaphysiques. Sachons toujours gré à ceux qui nous tracent de nouveaux chemins, quand ils ne tendent pas à nous perdre dans les labyrinthes favorables à l'erreur. Les circuits nécessaires pour adoucir les pentes, nous découvrent quelquefois des points de vue qu'il est utile de connoître.

Nous n'avons point hésité, MONSIEUR, à nous conformer aux dernières volontés de M. de Maupertuis par rapport à vous ; et cette exécution, libre de notre part, tourne tout à la fois à sa gloire, à la vôtre, à la nôtre. Qui sait si vous ne couronnerez point un jour vous-même un Confrère qu'il vous avoit adjoint, dont il chérissoit les vertus et les talens, et avec lequel il partageoit la bienveillance d'un Monarque, Protecteur des Lettres, des Sciences et des Arts, au-dessus des éloges même ; à qui nous devons une Reine vertueuse, et dont les augustes Petits-fils sont déjà nos délices ?

Les murs de ses Cités, et les toits de ses Villages publient sa bienfaisance. Ici le fer, là le bronze, annonceront aux siècles futurs en caractères ineffaçables les preuves signalées de son héroïque attachement pour le plus Grand des Rois, pour un Maître que nous servons, que nous aimons, et que la Terre en combustion dans les quatre Parties du Monde, chérira d'autant plus qu'il saura lui procurer une Paix et plus prompte et plus durable. Puisse le siècle présent en jouir bientôt sans interruption, et puissent les Peuples réunis bénir à jamais les Auteurs de leur Félicité !

FIN.